



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16 /2 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.2.53606

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Audelà de ces quatre approches sectorielles, le livre reconnaît l'évidence: le recul des positions de l'archichancellariat sous le coup des événements de 1740/1745. Le constat est minutieusement dressé en ses divers aspects techniques; il aurait pu justifier une analyse globale dépassant les quelques pages de la conclusion finale.

Une dernière remarque s'adressera à l'assise historiographique de l'ouvrage. Relevons pour mémoire une curieuse présentation de la bibliographie: par ordre alphabétique d'auteurs, mais avec mise en exergue des prénoms, ce qui ne facilite guère la consultation... Quant à la littérature utilisée, l'on se félicitera de l'écho donné à plusieurs dissertations non imprimées. Les travaux de H. Duchhardt et W. Hermkes sont légitimement très suivis. L'important Karl VII. de P. C. Hartmann n'est guère utilisé qu'une fois – avec l'excuse, il est vrai, de sa trop courte antériorité d'impression. Mais il reste patent que maintes études citées en bibliographie n'y figurent qu'honoris causa, et sont peu utilisées (l'inépuisable J. J. Moser ne vient appuyer que trois notes...), voire pas du tout. Cette relative discrétion historiographique est sans doute le corollaire du fort enracinement archivistique de l'ouvrage, salué plus haut. A tout prendre, le livre ne s'en distingue pas moins avantageusement de tant d'autres sur l'histoire institutionnelle de l'Empire, plus soucieuses de citer les docteurs de la loi, que de recourir à ses sources... Sous ces quelques réserves, l'ouvrage de S. Schlösser apporte un substantiel élargissement à notre connaissance des données – tant événementielles qu'institutionnelles – de la grande crise de 1740.

Jean-François NOËL, Paris

Richard van DÜLMEN, *Die Gesellschaft der Aufklärer. Zur bürgerlichen Emanzipation und aufklärerischen Kultur in Deutschland*, Frankfurt/Main (Fischer Taschenbuch Verlag) 1986, 206 p.

Richard van Dülmen, professeur à l'Université de Sarrebruck, publie régulièrement depuis une dizaine d'années des ouvrages sur les aspects culturels de l'histoire du Saint-Empire romain germanique. Ce livre de poche constitue une remarquable synthèse du mouvement intellectuel au XVIII^e siècle. Dans un premier chapitre, l'auteur pose le problème de l'Aufklärung et de la société traditionnelle. Celle-ci s'ordonne autour de quatre composantes: la Cour, l'Eglise, les états (dont les corporations), le foyer familial. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, lorsque l'Aufklärung reposant sur de nouveaux postulats de morale et de raison, que s'est développée une dynamique pour créer une société nouvelle. C'est l'élite de la bourgeoisie – au service de l'Etat, de l'Eglise et de l'économie – qui a favorisé son émancipation au travers de préoccupations littéraires et philosophiques. Ce phénomène ne s'était jamais aussi vigoureusement manifesté. Il avait cependant des racines dans les siècles antérieurs. Cela conduit l'auteur à rappeler l'existence des sodalités du XVI^e siècle, les sociétés littéraires du XVII^e siècle puis les différentes académies. Il étaye ses propos d'exemples précis: Leibniz et la création d'une société scientifique, l'Académie de Bavière etc. Ces structures forment d'une certaine manière la »République des Savants«. Au milieu du XVIII^e siècle, deux courants s'affirment, celui des francs-maçons qui veulent construire une société nouvelle hors des structures de l'Etat et de l'Eglise et les sociétés culturelles ou scientifiques et économiques qui œuvrent de l' »extérieur« pour agir sur l'Etat et la Société. Pour cela l'auteur les qualifie de »patriotiques«. Comme pour les chapitres précédents, celui consacré aux groupes de l'Aufklärung est enrichi de tableaux, d'extraits de documents etc. L'auteur présente alors les sociétés de lecture, l'ordre des Illuminaten et la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité de Mayence. On appréciera particulièrement les pages sur les »Illuminés« auxquels l'auteur a consacré deux volumes en 1975–77. Nous avons là une quintessence de ses publications plus anciennes. L'histoire des jacobins rhénans, souvent décrite par des historiens français, est illustrée d'un tableau statistique retraçant la composition des Sociétés de Mayence, Spire, Coblenze et Cologne.

La conclusion de l'ouvrage s'impose par elle-même: les sociétés de l'Aufklärung ont été des médias de la culture bourgeoise. Une riche bibliographie, un répertoire des sociétés (avec de nombreuses appellations françaises), un index des noms de personnes et de matières, des cartes géographiques, sans oublier le croquis sur la création des sociétés (p. 16) font de cet opuscule un ouvrage de documentation exceptionnel qui mériterait une édition en français.

Jean-Pierre KINTZ, Mulhouse

Hermann WEBER (Hg.), *Aufklärung in Mainz*, Wiesbaden (Steiner Verlag) 1984, 162 p. (Schriften der Mainzer Philosophischen Fakultätsgesellschaft, 9).

Le colloque tenu à Mayence les 23 et 24 avril 1982 par la société de la Faculté de Philosophie peut apparaître à la fois comme la fête du souvenir à l'occasion du deuxième centenaire de la réforme de l'Université et comme, ainsi que le rappelle son maître d'œuvre Hermann WEBER, une commémoration anticipée des événements de la république mayençaise de 1792/1793. Mais, en cette dernière, l'Aufklärung connut-elle son accomplissement ou son brutal écroulement? Question cruciale que pose, d'entrée de jeu, Hermann WEBER et qui dépasse, comme le reconnaît celui-ci les objectifs d'un seul colloque et le cadre de la seule ville de Mayence. Cependant, à défaut d'une solution à ce problème, le lecteur ne manquera pas de trouver dans ces actes une contribution d'importance à l'étude de l'Aufklärung et de ses prolongements dans les pays catholiques de la vieille Allemagne.

Cette ville de 26 à 28000 habitants (en 1780) presque entièrement catholique, si l'on excepte quelques centaines de juifs et de luthériens, située dans cette Rhénanie partagée et terre de contacts entre les confessions et les influences diverses depuis le XVI^e siècle, lieu de résidence d'un prince ecclésiastique parmi les plus importants de l'Empire, est en tous points exemplaire. Munich et Mayence sont bien les points forts autour desquels s'organise la vie des Etats catholiques allemands en cette seconde moitié du XVIII^e siècle. Avoir traité de l'un revient à éclairer plus que le seul secteur rhénan en invitant le lecteur à s'engager sur de nouvelles pistes. Et tout d'abord cette question de fond: les villes catholiques permirent-elles l'éclosion d'une pensée neuve? Trois communications posent des jalons d'importance. Wilhelm Heinse, élève de Wieland à l'Université d'Erfurt, auteur de deux romans à succès le «Laidion» et «Ardinghello» est un parfait Aufklärer par sa critique, souvent radicale, de la tradition religieuse, morale et politique (l'absolutisme sous toutes réformes). En même temps, il développe, dès les années 1775-1780, une conception de la nature originale qui si elle n'est pas sans parenté avec celle de J. J. Rousseau a, par certains côtés, déjà une résonance goethéenne. L'homme, pense-t-il, ne doit pas être isolé du reste de la nature mais il doit être considéré comme la résultante des quatre éléments fondamentaux. Ainsi peut être comprise son éternité puisque les principes de la nature ne meurent pas. Dès lors, plus n'est besoins d'un créateur, d'un ordre spirituel supérieur. Tout est dans la Nature et dans le combat perpétuel que se livrent les différentes espèces ou les êtres vivants pour dominer. Dans cette guerre permanente où seule triomphe la force se trouve le secret de l'Univers. Alors, le concept d'égalité des révolutionnaires français n'est-il pas pire qu'une utopie? Il est le péché des péchés, il est contre nature. Et la constitution de 1791? «Une hutte de sable dans le désert de Lybie!» On peut évoquer en lisant ces lignes quelques philosophes de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, mais il ne paraît pas absurde de voir déjà dans ce négateur de Dieu, ce découvreur d'une Nature source de l'inégalité entre les hommes, un ancêtre de Nietzsche. Moins novateurs sans doute, apparaissent l'historien Niklas Vogt et le philosophe Johann Neeb. Le premier, plus pédagogue et moraliste que politologue au sens où un Christophe Guillaume Koch pouvait l'être à l'université voisine de Strasbourg, associe au concept d'Aufklärung celui de l'équilibre entre les puissances et à l'intérieur de celle-ci. Equilibre conçu une fois encore non en terme d'égalité